

\ Maria Tsoutsoura

Le grand voyage

Introduction)

La poésie occupe une place centrale dans la vie et l'œuvre de l'écrivaine et universitaire grecque Maria Tsoutsoura, née à Athènes en 1959. Mais si elle pratique le vers au quotidien, elle ne publie sa poésie qu'avec parcimonie. D'abord parce que le poème final n'arrive à terme qu'après une lente décanation, de plusieurs années, voire de plusieurs décennies. Mais surtout parce qu'elle choisit de ne quasiment jamais livrer au lecteur de poème isolé qui n'ait au préalable été publié en recueil.

Après *Les 4 saisons* (2000), son deuxième recueil, *Le Grand Voyage* (2015), dont le présent ouvrage constitue la première édition, est le journal de bord d'une quête intellectuelle et artistique, intime et sociale dans un demi-siècle grec trouble et ambigu. Le lyrisme dramatique à l'œuvre dans *Les 4 saisons*, qui traite « des dilemmes du corps et des passions de l'esprit », laisse place dans *Le Grand Voyage* à une méditation sur l'être face au temps, qui prend parfois un ton élégiaque. L'architecture du recueil rappelle la composition musicale ; chaque pièce constitue un poème autonome, mais le recueil est structuré par des motifs dont la signification et l'effet varient d'un poème à l'autre. Portée par la tension d'une écriture exigeante, la vibration d'une voix fait entrer en résonance ce que capte le regard avec ce que saisit la réflexion intérieure.

Le titre *Le Grand Voyage* peut s'entendre au sens figuré comme au sens propre. Les trois mouvements du recueil, associés aux préparatifs, au voyage lui-même et au retour, sont du reste mis en abyme dans les trois parties du poème « Le bateau ». Le recueil suit le parcours d'un périple en mer Ionienne et Adriatique, voyage dans l'espace et le temps. Quelques toponymes, parfois inclus dans le titre des poèmes, évoquent des escales souvent insolites dans des lieux pourtant bien identifiables.

Les Strophades mentionnées dans « Le bateau » (III, v. 5) sont un archipel de deux îlots au sud de Zante : l'un abrite un monastère gardé par un ermite ; l'autre, l'inhabité Harpie, est le lieu évoqué par Homère et Virgile, Dante et Rabelais, où la mythologie situe les divinités mi-femmes mi-oiseaux de la vengeance

divine. Connues pour la beauté de leur parc naturel, passage des oiseaux migrateurs, elles sont à la fois prisées par les yachts en villégiature et les amateurs de plongée et redoutées par les navigateurs qui les tiennent pour très dangereuses. Le poème (III, v. 6-7) fait en outre référence aux légendes qui relient l'histoire de leurs icônes aux mers grecques : conservée aujourd'hui à Zante, la Panagia Thalassomaque (Notre-Dame qui lutte contre la mer) aurait gagné les Strophades depuis Constantinople en naviguant seule sur les flots pour fuir l'iconomachie ; la Panagia Pantochara (Notre-Dame Liesse de l'univers) aurait été dérobée et vendue à Patmos, île de l'Apocalypse où l'on peut la voir aujourd'hui.

« Acherusia » évoque une deuxième escale, cette fois sur les côtes de l'Épire, région d'où est originaire la famille de l'auteure. Le titre du poème renvoie au lac asséché, jadis irrigué par le fleuve Achéron, situé à l'entrée des Enfers. Les visiteurs découvrent aujourd'hui en barque ce remarquable site naturel, dont la partie navigable, le cours de Perséphone réputé notamment pour ses papillons violets (v. 18), se jette dans la mer Ionienne au sud de Parga.

« Aspalathe » n'est pas immédiatement associé à un toponyme. C'est pourtant le nom grec de la ville de Split (Ασπάλαθος), escale de toute croisière en mer Adriatique, qui vient d'une plante épineuse aux fleurs jaunes (*calicotome villosa*), typique de la flore méditerranéenne. Les Grecs anciens pensaient que les aspalathes servaient à châtier les tyrans dans l'Hadès (Platon, *République*, 616a) ; ce mythe est repris dans le dernier poème de Georges Séféris (« Sur les aspalathes »), prix Nobel 1963, avec lequel « Aspalathe » présente des affinités manifestes : publié en France trois jours après la mort du poète, pendant la dictature des colonels en 1971, dans une traduction française de Séféris lui-même, ce poème fait figure de cri de protestation contre la tyrannie par-delà les frontières et au-delà de la vie.

De retour en Grèce, la dernière escale a lieu à Corfou, île chère à l'auteure, également très présente dans *Les 4 saisons*. Le poème « Barcarolle » évoque sur un ton ludique un bain de mer devant la maison

de Dionyssios Solomos, poète romantique grec dont les quatre premières strophes de l'« Hymne à la liberté » (1823) forment l'hymne national grec. L'ancienne forteresse de la ville (v. 29), en partie détruite par les Anglais au moment où ils quittent l'île en 1864, et l'îlot vert de Vidos (v. 34) font partie du paysage que l'on peut contempler du balcon de cette maison comme de l'hôtel particulier où est né le comte Capo d'Istria, premier gouverneur de la Grèce libre, assassiné en 1831, et dans lequel l'auteure a longtemps enseigné. Le squalo dans la dernière strophe du poème (v. 49) rappelle l'un des derniers poèmes de Solomos, qui s'inspire de l'histoire du jeune soldat de la garnison britannique dévoré par un requin à l'endroit même où passent aujourd'hui les ferrys en direction du port. La présence de Corfou se fait aussi sentir à travers quelques références au monde religieux. La petite église dédiée à sainte Parascève (v. 47), protectrice des yeux et de la vue, et à sainte Irène (qui signifie Paix en grec, v. 44) se cache dans le quartier de la Porta Raimonda, bastion de l'ancienne enceinte de la ville, et l'église en ocre rose Notre-Dame de Mandrakina (v. 14) surplombe la mer près de l'escalier de fer en colimaçon (v. 16) qui descend du jardin du Palais au bord de l'eau. Enfin, le saint patron (« Barcarolle » v. 44, « Retour » v. 22) est rapidement identifié à saint Spyridon, évêque-berger de Chypre tenu pour avoir transformé le serpent en or et l'or en serpent, dont la relique, clandestinement transportée à Corfou, est jusqu'à nos jours célébrée pour avoir protégé l'île de la peste, de la famine et des envahisseurs.

Le Grand Voyage tisse dans ces lieux un imaginaire intertextuel parcouru de références à la poésie ancienne et moderne. À côté de Solomos (« Barcarolle ») et de Séféris (« Aspalathe »), auxquels l'auteure a consacré de nombreux essais, le lecteur découvre d'autres réminiscences. Le recueil entier entre en dialogue avec l'« Ithaque » (1911) de Cavafy, par laquelle l'île ionienne de l'épopée homérique est reliée au poème « Le voyage » (1857) de Baudelaire : les « coraux / écarlates » et les « nacres qui pleurent leur charogne / et qui puent » (« Le bateau » II v. 31-33) rappellent les « nacres et coraux, ambres et ébènes »

du poème de Cavafy, dont l'auteure est l'une des meilleurs spécialistes. La référence à l'épigramme XVIII Pf. (A.P. VII 272) de Callimaque, qui conseille de se garder de la mer quand se couchent les Chevreux, rejoint les légendes des sirènes et du vaisseau fantôme dans « Le bateau » (I, v. 16). Il suffit parfois d'un mot ou d'un bout de vers pour réactiver tout un réseau de grands textes dont *Le Grand Voyage* garde mémoire. Dans « L'éventail », « ce printemps » (« και τούτη την άνοιξη » à l'accusatif) renvoie à un célèbre chant klephtique qui exhorte les sujets du Sultan à s'insurger sans attendre le printemps – le ton en est toutefois altéré : « Mais lasse, / elle ne l'attendrait plus, ce printemps. » (v. 13-14) Dans « Acherusia », le mot φαρφάλες emprunté à l'italien (v. 18), évoque le papillon angélique de Dante (*Purgatoire*, X, 125), métaphore de l'âme, qui a inspiré le sonnet « Angelica farfalla » (1898) au poète grec Mavilis, mort au front pendant les guerres balkaniques sans avoir réuni ses œuvres, dont l'auteure a édité l'intégrale des sonnets en grec puis en français. Entre cri et silence, entre ici et là-bas, ces clins d'œil discrets créent une complicité avec le lecteur pour inscrire le poème dans la dynamique de lieux traversés par la parole poétique d'hier, d'aujourd'hui et peut-être même de demain.

Les longs poèmes dramatiques sont ponctués de brefs intermèdes contemplatifs qui évoquent des paysages (« Embellie ») ou des états d'âme (« J'ai la nostalgie... »). D'une mer à l'autre, d'un temps à l'autre, le poète glisse, solitaire, « sur l'écume de glaciers qui fondent » (« Ce que tu écris... »), dans un univers en mutation perpétuelle, où une pierre conserve la mémoire souvent mieux que les religions qui brisent des « cristaux de neige » sur les bords des maisons pour rassembler les voix des absents (« Dense et profond... »). Ce jeu d'échelle permanent où coraux écarlates et perles noires font écho aux étoiles, confère au poème une dimension cosmique. Les reflets sur la surface visible, qui sépare la voûte du firmament des profondeurs de l'océan, révèlent parfois des événements privilégiés, comme l'arc-en-ciel en cercle complet (« Embellie »), trésors réels à côté des trésors illusoire qui suscitent les combats, induisent

φαρφάλες
v. 17

en erreur et parfois font couler le sang. Une pyramide de rayons sert ainsi de monument à la grâce de l'instant fugitif. Ces variations d'échelle sont par ailleurs renforcées par un jeu sur les niveaux de langue, fondé sur des ruptures de ton qui autorisent la présence ludique de quelques éléments familiers dans une œuvre de haute tenue (« Crépuscule » v. 5, « Barcarolle » v. 29, 33).

Au centre du recueil, l'épreuve du deuil, au sens propre et figuré, interroge les frontières entre la vie et la mort : l'expérience de la mort dans la vie (« Le bateau ») ou la présence des morts dans le monde des vivants (« Acherusia ») établissent des passages et, en disparaissant au fil des vers derrière le balancement d'un éventail sous la tempête de neige (« L'éventail »), l'une des figures les plus fortes du recueil, qui finit par déposer son reflet sur la présence méditative de l'orchidée, invite à une réflexion sur la perception du temps, de l'instant à l'éternité, au-delà de la matière, à travers le filtre d'une mémoire transmise de génération en génération. Bien que sans cesse menacée par l'arrogance des hommes, c'est *in fine* la toute-puissance de la nature qui est célébrée tout au long du recueil : défiant la gravité, le vol du moineau garantit les rêves et les espérances (« Le moineau »), celui des papillons promet l'éternité (« Acherusia ») et le circuit des oiseaux migrateurs inverse le rapport au temps en réévaluant l'éphémère et le pérenne (« Les migrateurs »).

La traduction française proposée dans les pages qui suivent a été élaborée dans un dialogue suivi avec l'auteure elle-même que nous remercions chaleureusement. Sur ses conseils, certains choix ont été établis en lien avec des versions antérieures du texte. La plupart des poèmes sont construits de manière souple autour d'un vers-pivot : les vers impairs de 11 et 15 syllabes des poèmes dramatiques (« Le bateau », « Dense et profond... », « Appareillage », « L'éventail », « Aspalathe »), familiers au lecteur grec, alternent avec les vers pairs de 8, 10 et 12 syllabes des poèmes plus méditatifs (« Le moineau », « Les reflets », « Retour »), qui introduisent un nouvel ordre rythmique. La traduction n'a pas cherché à

adapter ces vers à la métrique française, mais a en revanche tenté de garder certaines rimes présentes dans la troisième partie du recueil car elles participent de manière ludique à la structure du poème. Ainsi, dans « Barcarolle », si la rime initiale καιρό / καρώ (v. 1, 3) n'a pas pu être conservée, la rime μῶλο / κῶλο (v. 28, 33) est doublée dans la traduction avec *blancs / balançant* (v. 30, 31) et *derrières / vert* (v. 33, 34) et la rime finale ραντεβού / αλλού a été rendue par *l'heure / ailleurs* (v. 49, 51) ; et dans « Cigales », la rime φεγγάρι / μακάρι qui, placée sur les ennéasyllabes finaux des deux dernières strophes, conditionne la chute du poème, a quant à elle été rendue par *se tait / pour jamais* (v. 6, 9).

Pour finir, signalons que de la même auteure, les lecteurs peuvent également lire en traduction française le poème « La boîte de Pandore » du recueil *Les 4 saisons* (trad. Stéphane Sawas, *Place de la Sorbonne. Revue internationale de poésie de Paris-Sorbonne*, n° 5, 2015, p. 148-155) et la novelette « La veuve » du recueil *Iris* (in *Le Conseil de la cloche et autres nouvelles grecques*, anthologie établie, traduite et commentée par Stéphane Sawas, Paris, éd. Rue d'Ulm, 2^e éd. 2015, p. 171-178).

Stéphane Sawas

Stéphane Sawas est professeur des universités à l'Inalco. Il a reçu en 2013 la Médaille d'or de la Société grecque des traducteurs littéraires.